



"Tous acteurs d'un MIEUX VIVRE ENSEMBLE au cœur de nos territoires"

Le point de vue d'un consommateur lambda ...

Pour la synthèse, l'exercice m'est un peu difficile, j'ai pris tant de notes qu'elles cachent vite l'essentiel ; le retrouver pourrait demander du temps.

Dans l'immédiat, je souhaiterais revenir sur cette journée dans un mode plus descriptif.

Le hasard m'a fait participer à l'Atelier n°1. Il était excellent ; je suppose les autres aussi. Eric Birlouez est un bon professionnel avec lequel j'ai également pu échanger (longuement et avec grand intérêt) à l'heure du déjeuner.

Parmi les participants, les non-agriculteurs (dont moi-même) sont très peu intervenus. Je pense que de manière assez naturelle, ils se sont mis en situation d'écoute se sentant peu légitimes à s'exprimer (au moins dans un premier temps). En outre, deux couples d'agriculteurs sont particulièrement intervenus ; ils font partie de ceux qui, par choix initial ou par évolution, pratiquent essentiellement la vente directe. Une autre, sur une exploitation pourtant importante, s'est orientée vers des activités de ferme pédagogique. Une quatrième associe agriculture et gîte à la ferme. Une dernière pratique la biodynamie qu'elle évoque avec une grande conviction. Ainsi, à une exception près (une éleveuse de brebis aujourd'hui à la retraite) n'ont été décrits que des cas d'un dialogue très positif avec le consommateur. Je ne sais si l'échantillon était représentatif des participants à la journée. Mais il ne l'est certainement pas de l'ensemble des agriculteurs. Le débat pouvait donc sembler un peu biaisé par rapport à la problématique étudiée.

Y revenir fut ainsi le rôle principal de l'animateur !
Je retiens deux de ses prémisses :

La première est la description claire (sociologique) de la faille qui s'est ouverte entre les agriculteurs et le reste de la société. Rien à l'origine de psychologique ; mais bien une distanciation physique : de moins en moins d'agriculteurs donc moins visibles, de plus en plus de machines donc moins "humains", de plus en plus de technicité donc moins accessible, des enjeux économiques de plus en plus complexes (à mon "retour » dans l'Allier, j'ai été frappé par cet "isolement" des agriculteurs sur les lieux mêmes de leur activité. C'est très évident dans le film d'Edouard Bergeon : la ferme isolée sur

son domaine, l'agriculteur solitaire avec ses animaux ou dans la haute cabine de son impressionnante machine agricole, des contacts limités à la famille ou les collègues. Dans la campagne même, on ne "voit" plus les agriculteurs). J'y ajoute un éloignement croissant dans l'objet même de l'agriculture qu'est l'aliment (les exceptions connues comme le vin ou certains fromages sont justement des exceptions. Pour le reste - même souvent les fruits et légumes - l'aliment est normé, calibré, packagé, transformé, méconnaissable ; il n'apparaît plus avec son origine agricole, sauf pour des raisons de pur marketing). Le consommateur fait difficilement le lien (voire ne le fait plus du tout) entre le producteur et l'aliment (Voir le cas des enfants d'aujourd'hui généralement ignorants de l'origine de ce qu'ils mangent et dont, en outre, une institutrice dans l'Atelier, épouse d'agriculteur, nous dit qu'ils apprennent à lire dans des livres où jamais le travail agricole n'est évoqué. De mon temps, c'était exactement le contraire. Et je suppose que les petits citadins apprenaient dans les mêmes livres que moi). On pourrait résumer tout cela en reprenant le titre du livre de Salomé Berlioux sur les "Invisibles de la République" en parlant des agriculteurs comme les "Invisibles de notre alimentation".

La seconde prémisse est le paradoxe que vous avez vous-même évoqué, entre reconnaissance des qualités humaines des agriculteurs et critique des leurs pratiques professionnelles. L'explication en est, me semble-t-il, la suivante. Plus ou moins consciemment, nos concitoyens voient les agriculteurs comme des victimes du "système agro-alimentaire". N'est-ce pas le cas du personnage de Pierre Jargeau dans le film ? Pour sa production de poulets, il ne décide plus rien, il n'est plus qu'un intermédiaire dans un total lien de subordination sans les avantages du salariat (c'est de l'ubérisation bien avant Uber... A ce sujet, j'ai noté un élément de dialogue avec le père - très dur par ailleurs et avec sa part de responsabilité dans le drame final- C'est le moment où son fils lui rappelle l'utilisation, en son temps, de grandes quantités d'hormones et d'antibiotiques. La réponse vient alors : " Oui, mais je l'avais décidé"... C'est bien ce que pensent aujourd'hui nos concitoyens- une fois de plus, plus ou moins consciemment - les agriculteurs d'aujourd'hui leur paraissent avoir une capacité de décision de plus en plus réduite. Pour eux ils sont peut-être coupables mais pas responsables. D'où le paradoxe que les sondages mettent en évidence).

Que conclure de ces deux prémisses ? Que la distance qui s'est élargie entre les agriculteurs et le reste de la société - et qui correspond à l'origine à une réalité physique parfaitement identifiable - est aujourd'hui comblée par une vision de l'agriculteur comme la victime principale d'un système agro-alimentaire par ailleurs fortement mis en cause.

Si cette conclusion est juste - il faudrait la vérifier auprès de spécialistes comme Birlouez ou Dequidt - elle peut nous aider à imaginer des réponses.

Puisque ce qui est mis en cause c'est le système agro-alimentaire et non l'agriculteur, c'est le système qui doit évoluer. Or cette évolution n'est possible qu'avec l'agriculteur lui-même. Je me répète ici : critiquer l'agriculteur est totalement contre-productif car cela ne peut aller que dans le sens du renforcement d'un système que l'on condamne par ailleurs - mais qui est évidemment beaucoup plus difficile à atteindre ! -

La difficulté, on le voit bien, c'est que l'évolution parallèle de l'agriculture, de l'agro-alimentaire et des modes de consommation ne peut être que lente et progressive. Je me méfie des "urgentistes" du climat, de la biodiversité etc. Tout devient si urgent qu'il faudrait tout arrêter ou tout casser. L'expérience nous montre, au contraire, que l'urgence impose non la précipitation, mais le calme, la raison, les choix réfléchis, la vision partagée. Le dialogue sur ces bases est donc plus que nécessaire, il est impératif.

François Cluzel